

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	27 (1889)
Heft:	46
Artikel:	Quelques jours à l'Exposition : à la 3me plate-forme de la Tour : VI
Autor:	L.M.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-191291

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraisant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteuro vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Quelques jours à l'Exposition.

A la 3^{me} plate-forme de la Tour.

VI

Ce qui frappe tout particulièrement en arrivant là, c'est l'animation extraordinaire qui y règne. Toutes les dix ou quinze minutes, la cabine déverse des flots de visiteurs sur ce plancher situé à 275 mètres de hauteur, et qui peut contenir 800 personnes. Rien de plus amusant que de les voir se précipiter vers les vitrages mobiles qui entourent le balcon. Le pourtour est continuellement garni de têtes pressées, entassées les unes sur les autres, d'yeux ébahis et avides de sonder l'espace immense, de doigts qui montrent quelque lieu connu, quelque monument de Paris, quelque clocher lointain.

Un mouvement d'admiration et d'extase empoigne tout le monde ; jamais spectacle pareil n'a été offert à tant de gens. On se communique ses impressions, on ne peut se décider à quitter ce séjour enchanteur ; on y voit des visiteurs pris d'un tel enthousiasme, qu'ils semblent vouloir appeler de là ceux qui leur sont chers, et qu'ils ont laissés à la maison, à 50, 100, 200 lieues de distance, et leur dire : « Mais voyez, je suis ici sur cette Tour Eiffel dont nous avons tant parlé !... Partagez ma joie ! »

Aussi le bureau où se vendent des cartes postales illustrées, dans le coin, d'une petite gravure de la Tour, est-il constamment assailli de gens qui ont hâte de jeter à la poste quelques lignes écrites là-haut. Et c'est une vraie chasse aux plumes et aux encriers mis à la disposition du public. On s'installe partout pour écrire ; les pupitres ne suffisant pas ; on utilise toutes les corniches, toutes les boiseries en saillie ; au besoin, l'on s'accroupit pour écrire sur le genou. Il n'est pas possible de regarder autour de soi sans lire par-ci par-là quelques phrases de ces curieuses correspondances :

« Mon bon ami. C'est du haut de la Tour que je t'adresse ces quelques

lignes. Impossible de te décrire le spectacle majestueux... »

« Chaire Marie. Je suis maintenant à deux cent septante maitres du planché aux vaches, c'est adire au fin dessus de la tour de mossieu Eifel. Je désire que ces lignes te trouve en bonne santé, etc. »

« Ma chère petite Pauline. Ton petit mari est perché au 3^{me} étage de la Tour Eiffel, mais il n'oublie point ce qui est en bas, il ne t'oublie pas, toi, ma douce colombe, au contraire, il t'envoie du plus haut monument du monde le plus ardent des baisers, etc. »

« Mon vieil ami. Tu sais combien était grande mon envie de monter à la Tour. J'y suis maintenant. C'est épantant ! je ne te dis que ça. »

« Mon cher oncle. L'ascenseur Edoux vient de me hisser jusqu'à la 3^{me} plate-forme de la Tour Eiffel. Ce qu'on ressent ici vous transporte comme dans un rêve et ne peut se raconter... J'ai vu des choses merveilleuses à l'Exposition. A qui le dois-je ? ce n'est certes pas à ma modeste bourse, c'est à la tienne, à ton bon cœur, cher oncle. Soigne-toi, je te prie ; à ton âge, il faut éviter tout ce qui peut ébranler la santé... »

« Ma chère femme, tu verra par le petit portrait de la tour qui est imprimé sur cette carte que ce n'est pas de la blague et que je suis bellé-bien tout au fin deçà. Je désire que la présente te trouve de même... Quand à ta mère, qui a toujours peur de la dépanse, tu sais, elle ma bien embêté à mon dépard. Enfin... salue la qu'en même. J'ai envie de t'acheter un cado à la rue du Quaire où l'on vend une quantité de choses qui ne sont pas chaires, mais j'aimeraï sa-voi ce qui te ferai plési, etc. »

Tels sont les élans d'enthousiasme et les doux épanchements que ces cartes-correspondances portent dans toutes les directions. On se représente

l'amusante et bizarre lecture qu'elles offrirait s'il était possible de les réunir en volume. Une collection pareille ferait certainement la fortune de son éditeur.

Vers le centre de la plate-forme, près du palier d'arrivée et de départ, on remarque à peine une petite porte qui s'enfonce dans la boiserie, comme la porte dissimulée d'une armoire secrète, et qui est toujours scrupuleusement fermée. C'est par cette étroite et mystérieuse entrée qu'on prend l'escalier qui conduit au nid délicieux et vraiment aérien que s'est ménagé, à trois mètres plus haut, l'illustre ingénieur de la Tour.

On ne s'imaginerait pas combien de regards envieux se dirigent vers cette petite porte, qui n'a ni loquet ni poignée, et ne s'ouvre qu'au moyen d'une clé ; aussi à chaque instant une main curieuse cherche-t-elle à la tirer du bout des ongles.

Le brigadier, chef des gardiens et employés de la 3^{me} plate-forme, homme d'une grande amabilité, très courtois et très doux, qui se promène là sans cesse, les regarde, et, par un signe de tête, accompagné d'un fin sourire, leur fait comprendre que c'est inutile, et qu'il faut une permission spéciale de M. Eiffel.

On nous a assuré que nombre d'Anglais, toujours avides de voir et de connaître, ont fait miroiter maints billets de banque aux yeux du brave gardien, qui a répondu à tous de sa voix sympathique : « Je ne connais que la consigne, messieurs. »

Et cette permission spéciale indispensable, ce *Sésame ouvre-toi*, était dans mon porte-feuille ; seulement, — comme les vierges folles de la bible, qui avaient oublié de mettre de l'huile dans leurs lampes, — j'avais oublié de remplir les formalités nécessaires, c'est-à-dire de passer au charmant petit bureau que le maître s'est construit près de la Tour, au milieu de jolis bosquets. — Grand fut mon déappointement.

J'avais dans ma poche un demi-paquet de vieux et excellents Grandson, de chez Spihiger, à Lausanne ; j'en offris un bout au brigadier, qui le fuma avec délices, tout en prenant part à ma déconvenue. « Attendez,... me dit-il tout-à-coup en me mettant à la main l'appareil du téléphone, entrez en communication avec M. Eiffel. »

— Voilà ! me fit une voix de basse.

Je formulai respectueusement ma requête, et la voix reprit :

« M. Eiffel vient de partir ; vous pourrez lui parler demain, à 4 heures, rue Pasquier. »

Le lendemain, à l'heure indiquée, je me rendis chez M. Eiffel, car j'avais grande envie de gravir jusqu'à ce Campanile de la Tour, où quelques privilégiés seulement pouvaient avoir accès. Je ne me figurais pas un appartement là-haut, à la pointe de cette gigantesque pyramide de fer ; et enfin je désirais vivement voir l'auteur d'une aussi hardie et grande conception.

Un ami qui m'accompagnait grillait de la même envie.

Heureuse coïncidence : sur le seuil même de la maison, je rencontre une ancienne et bonne connaissance, un compatriote que je n'avais pas revu depuis huit ou dix ans.

— Mais, mon cher, lui dis-je, quel est l'heureux hasard ?...

— Eh bien, je travaille dans la maison. Entrez donc, je vous prie... Tenez, voilà mon bureau ; je suis tout simplement caissier de la Tour, grâce à la bienveillante protection de M. Eiffel.

Et après avoir repassé ensemble quelques bons vieux souvenirs :

— Ah ! vous allez au Campanile ; eh bien, vous avez plus de chance que moi ; constamment occupé jusqu'ici à compter sur le papier ou dans les mains, tous les millions que cette poule merveilleuse et féconde du Champ-de-Mars a pondus, je n'ai pas encore eu le plaisir de pouvoir la visiter entièrement.

Un peu plus tard, j'étais introduit dans le petit salon d'attente de M. Eiffel, dont la porte va et vient sans cesse, tant sont nombreux les amis et les admirateurs qui viennent le féliciter et lui serrer la main.

Quelques instants seul, cependant, je pus parcourir, en partie, les quatre grands albums qui sont sur la table, et qui contiennent une superbe collection de photographies des principaux travaux de la Maison Eiffel.

On est vraiment émerveillé en voyant tout ce qu'a fait cet homme de génie, ainsi que les habiles ingénieurs qui le secondent dans l'art des constructions métalliques.

Aussi est-il bien naturel que le nom de M. Eiffel en impose à de simples mortels, et qu'on éprouve quelque timidité, quelque appréhension, au moment de se présenter à lui.

C'était mon cas.

Ce fut donc avec un certain soulagement que je vis venir à moi un jeune monsieur, à la physionomie remarquablement belle, aux traits fins, au regard plein de vie et d'intelligence.

— Vous êtes monsieur un tel, me dit-il, eh bien, je vous donne rendez-vous pour samedi, à 10 heures du matin, sur la troisième plateforme de la Tour. Je serai là avec M. Eiffel et le colonel Ceresole... Etes-vous seul ?

— Monsieur, je suis accompagné d'un ami qui serait fort heureux, je crois, de passer par la porte étroite.

— Parfaitement, reprit-il en souriant, voici deux tikets... C'est donc au revoir, à samedi.

La personne à qui je venais de parler était M. Salles, ingénieur distingué, et gendre de M. Eiffel, qui se l'adjoint comme collaborateur de ses travaux, et lui confia la direction de l'entreprise générale des écluses du canal de Panama, ainsi que celle de toutes les installations de la Tour de 300 mètres.

L'affaire est dans le sac, me dis-je en sortant ; nous irons au Campanile !

Eh bien, chers lecteurs, en attendant d'y monter avec moi, samedi, laissez, pour passer le temps, l'amusant monologue qui a pour titre : *l'Astiqueur de la Tour Eiffel*, et que nous empruntons au *Moniteur des lotteries*.

L. M.

S'il faut en croire l'dicton populaire, Ici bas, y a pas d'sot métier. Or moi, n'pouvant être ni notaire, Ni même avoué, non plus qu'huissier, Mais n'voulant pas crever d'faim, certe ! J'ai pris plac' dans l'monde officiel : Depuis qu'l'Exposition est ouverte, C'est moi qu'astiqu' la Tour Eiffel.

Ah dam ! la besogne n'est pas p'tite : Y'a trois cents mètr' du haut en bas, Pour astiquer, faut aller vite Et faire usag' de l'huil' de bras. J'viens d'user dix mille pots d'cirage ! Ça sèch' vite entre terre et ciel. Ah ! j'veus l'dis, faut un rud' courage Pour astiquer la Tour Eiffel !

L'autr' soir, un dompteur me questionne : » J'cherche un homm' de résolution, » Me dit-il, qui veuille à ma lionne, » Couper les cors, ainsi qu'à mon lion. » Ah ! c'est un travail formidable ! — Pas pour moi, réponds-j'à c'bidel. Etriller des lions, c'est pas l'diable ! C'est moi qu'astiqu' la Tour Eiffel.

Entre temps, faut d'la rigolade. Or, l'autre jour, sus l'quai d'Auteuil, J'avise un'petit' camarade, Qui du bout du pied m'faisait d'l'œil. Comm' ma statur' n'est pas immense, Ell' semblait douter d'moi. Mais tel Que j'suis, dis-j', prends-moi-z-en confiance : C'est moi qu'astique' la Tour Eiffel.

J'avais des désirs fantastiques D'êtr' décoré — l'quatorz' juillet De... des palmes académiques... Oui, je guignais l'ruban violet. Mais le secrétaire du ministre Me dit avec un ton plein d'fiel : « Vos titres ? » Eh ! ben, l'voilà mon titre : C'est moi qu'astiqu' la Tour Eiffel.

Je viens d'prendr' femme et ma bell'-mère Voulait s'mêler d'notre intérieur ; Mais moi, j'la raisonnai : « Ma chère, Lui dis-j', si vous avez l'malheur De vouloir agacer vot'r'gendre, J'veus frouterai l'échine..., un vrai miel ! Et, quand j'frott' dur, ça n'est pas tendre... C'est moi qu'astique la Tour Eiffel. »

Depuis peu, j'ai fait une élève, Ma femme... Ah ! qu'il est doux, à deux, De travailler pour vivr' ! quel rêve ! Ma femme a l'œur très courageux. Aussi j'en profite, et pour cause : Dès l'matin j'l'envoi' quai d'Javel, Et, tandis que grass'ment je r'pose, C'est elle qu'astiqu' la Tour Eiffel.

Onna coratâie après dou larro.

Vaité z'ein iena que la *Folhie d'avide Lozena* dit que le s'est passâie, sois-dit, pè l'Angleterre. Cein sè pâo. Mâ le s'est assebin passâie per tsi no, stu àton, et lè lâro ein quiestion sont dou dzorattâi pur sang, et la vêderè po clliâo que ne la cognâissons pas.

Dou gaillâ, bin revou, et qu'aviont prâo bouna façon, eintront dein on cabaret iò nion ne lè cognessâi et démandont oquîè à medzi. Coumeint l'aviont l'air dè dzeins dè sorta, po ne pas lè mettrè dein la tsambra à bâirè, avoué lè z'ovrâi maçons, on lão baillâ à dinâ dein onna tsambra à part, ào plian-pî et qu'avâi onna fenêtra que billivè su lo courti. On lão mette dâi ballès z'assièts blântsâs avoué dâi couilli et dâi fortsettès ein ardzeint, et quand le fricot fut prêt, sè mettiront à bâfrâ.

On momeint après que l'uront coumeinci à rupâ, et tandis que la someilliére que lè servessâi étai saillâite, ion dè stâo coo, qu'êtai on farceu dâo diablio, fâ à l'autro :

— No faut férè onna farça, et ne veint rirè coumeint dâi bossus !

Adon, coumeint la fenêtra étai ào-verta, lâi tsampè lè duè serviétés et dit à son compagnon : « Preinds ta couilli et ta fortsetta, et catsein-no dézo la trablia. »

Dinsè de, dinsè fê. Lo manti, qu'ê-